

la voix seule est si insuffisante dans la diction, qu'il y a des lecteurs, des orateurs et des acteurs pour qui la richesse même de leur organe vocal est un inconvénient. Chez eux, s'ils ne savent pas articuler, le son mange le mot, les voyelles mangent les consonnes. Ils parlent si haut, ils lisent si haut, ils font tant de bruit en lisant et en parlant qu'on ne les entend pas. Parfois même, la mode supprime l'articulation. Vous vous rappelez que, dans le siècle dernier, les élégants disaient : *ma paole d'honneur* ; c'était du pédantisme que de prononcer les consonnes. Un vieil habitué du Théâtre-Français disait avoir vu, en soixante ans, changer trois fois la manière d'articuler, dans ce qu'on appelle la jeunesse dorée. Pour les hommes sérieux, il n'y en a qu'une, c'est de prononcer assez pour être entendu, pas assez pour être remarqué.

Il y a, outre ces défauts généraux, des vices particuliers de prononciation. On peut les réduire à trois : le zézaïement, le grasseyement et le bégaiement.

Zézaier ou blaiser, c'est prononcer les *s* comme les *z* : c'est, par mauvaise habitude ou par défaut de conformation, permettre à la langue de dépasser les dents quand on prononce l'*s*. L'inconvénient de ce défaut, c'est de donner à celui qui en est atteint un air de niaiserie. En voici une preuve curieuse : M. Régnier était jeune, il fut chargé d'un rôle de niais, il ne savait comment exprimer ce caractère ; le hasard le conduisit chez un marchand où se trouvait un acheteur qui blaisait ; les commis eux-mêmes souriaient en l'écoulant. " Je tiens mon rôle, se dit M. Régnier, cet homme a l'air d'un imbécile, je n'ai qu'à l'imiter. " Vous voyez que ce défaut vaut qu'on le corrige. Le moyen est facile. S'exercer longtemps, continuellement, à prononcer les *s*, en appuyant fortement le bout de la langue sur la partie intérieure des dents de devant ; cette gymnastique habitue la langue à ne plus sortir de l'enceinte fortifiée, et l'habitude corrige le défaut.

Grasseyer, c'est prononcer la lettre *r* avec la base de la langue, avec la gorge. Ne pas grasseyer, c'est prononcer la lettre *r* avec le bout de la langue, en frappant d'un coup sec le commencement du palais, tout près des dents. Prononcer la lettre *r* sans grasseyement, c'est la faire ronler, c'est la faire vibrer. On dit en langage de théâtre, de quelqu'un qui ne grasseye pas, il vibre. Le grasseyement est un défaut très-commun. Presque tous les Parisiens grasseyent. Le marseillais est le modèle du grasseyeur. En général, pourtant, les peuples du Midi ne grasseyent pas. L'inconvénient de ce défaut est d'alourdir la prononciation et de vous interdire le chant italien. Un célèbre artiste de l'Opéra, M. Alizard, qui possédait une des plus belles voix de basse que j'aie entendues, se voyait obligé de refuser un superbe engagement en Italie, parce qu'il grasseyait. Grand désespoir pour lui ! Un acteur célèbre le consola en le corrigeant comme il s'était corrigé lui-même. De quelle façon ? Par un moyen qui vient de Talma. Il y a deux lettres que tout le monde prononce toujours et naturellement du bout de la langue, c'est le *t* et le *d*. Eh bien ! Talma, qui grasseyait, imagina l'exercice suivant : prononcer vivement et alternativement ces deux lettres *t* et *d*, puis peu à peu leur adjoindre la lettre *r*.... c'est-à-dire la tirer pour ainsi dire du fond du gosier où elle s'enfonce ; la forcer de répondre à l'appel de ses deux compagnes, d'entrer, si j'ose ainsi parler, en danse avec elles ; figurez-vous une jeune fille.... pardonnez-moi cette comparaison singulière.... figurez-vous une jeune fille qui se cache au bal dans un coin, que deux de ses amies appellent et qu'elles entraînent dans leur ronde ; mais bientôt.... une des deux danseuses s'éclipse, puis l'autre, et voilà la dernière venue forcée de danser seule ; ainsi faisait Talma. Il abandonnait d'abord la

lettre *d*.... puis la lettre *t*.... et, de cette façon, la lettre *r*.... après avoir vibré avec les autres, vibrait toute seule.

Un célèbre acteur m'a conté la façon singulière dont il s'est corrigé du grasseyement. Il était jeune, il avait déjà du talent, et il poursuivait à la fois deux entreprises inégalement chères pour lui, mais également difficiles : il travaillait tout ensemble à conquérir l'*r* roulant, et la main d'une jeune fille dont il était éperdument épris. Six mois d'efforts ne lui avaient pas plus réussi d'un côté que de l'autre. L'*r* s'obstinait à rester dans la gorge, et la demoiselle à rester demoiselle. Enfin, un jour, ou plutôt un soir, après une heure de supplications, et de protestations de tendresse.... il touche le cœur rebelle.... la demoiselle dit oui !.... Ivre de joie, il descend l'escalier quatre à quatre, et en passant devant la loge du concierge, il lui lance un sonore et triomphant : " Cordon, s'il vous plaît ! " O surprise !... l'*r* de cordon a sonné vibrant et pur comme un *r* italien !.... La peur le prend.... Peut-être est-ce un heureux hasard ? Il recommence ; même succès ! Il n'en peut plus douter ! L'*r* roulant est à lui ! Et à qui le doit-il ? à celle qu'il adore ! C'est l'ivresse de la passion heureuse qui a fait ce miracle ! Et le voilà qui s'en retourne chez lui, en répétant tout le long de la route, car il avait toujours peur de perdre sa conquête ! Cordon ! s'il vous plaît ! Cordon ! s'il vous plaît ! Cordon ! s'il vous plaît ! Cordon ! s'il vous plaît ! Tout à coup, nouvel incident ! au détour d'une rue, sort de dessous ses pieds, sort d'un égout, un énorme rat ! un rat ? encore un *r* ! Il l'adjoint à l'autre, il les mêle ensemble ! il les crie ensemble ! Un rat ! Cordon ! Cordon ! Un gros rat ! Cordon ! un gros rat ! un gros rat ! Et les *r* roulent, et la rue en retentit ! Et il rentre chez lui triomphant ! Il avait vaincu les deux rebelles. Il était aimé et il vibrait ! Intitulons ce chapitre : de l'influence de l'amour sur l'articulation.

Le bégaiement constitue un vice plus grave, plus rebelle, et d'une espèce fort particulière. C'est un défaut à la fois matériel et intellectuel. Il tient sans doute à la conformation, et alors, il ressort de la médecine, mais il tient aussi de l'intelligence, et il rentre alors dans l'art de la lecture. Souvent la langue bégait, et bégait habituellement, parce que l'esprit bégait, parce que le caractère bégait, parce qu'on ne sait nettement ni ce qu'on veut dire, ni ce qu'on veut, parce qu'on est craintif, parce qu'on est colére, parce qu'on veut parler trop vite ; impatience, timidité, manque de précision dans les idées, voilà les causes de cette sorte de bégaiement qui n'est pas sans remède ; habituez-vous à parler lentement, à ne parler que quand vous êtes maître de vous, et vous cesserez de bégayer. Un chanteur distingué que je pourrais nommer bégait légèrement quand il parle, et ne bégait pas du tout quand il chante.... pourquoi ? parce que, quand il chante, il marche sur un terrain où il est sûr de lui-même ! L'exercice, le travail, l'habitude l'ont rendu maître de sa voix et de sa diction dès que la parole est unie au chant ; mais aussitôt qu'il parle, la timidité naturelle de son caractère le rend à toutes ses incertitudes de prononciation. L'artiste tombe, l'homme reste, et le bégayer repart.

Quant au bégaiement matériel, qui dépend de l'organe seul, la médecine seule peut le guérir.

Il porte en général sur toutes les lettres ; parfois pourtant, le bégayer a dans l'alphabet certains ennemis particuliers, c'est-à-dire des lettres devant lesquelles il s'arrête toujours, comme les chevaux devant certains obstacles. Je peux vous citer un fait curieux à ce sujet. J'ai écrit, il y a vingt ans, une comédie où se trouvait un rôle de bégue : les *Doigts de fée*. Le personnage devait être comique, mais non ridicule, et, parfois même, je désirais qu'il fût touchant. M. Got avait accepté ce rôle